

Chantier n°02

« Rencontre avec le sérialisme »

« L'odeur des néons, saynette »

ca mai 1991

Vraisemblablement l'un des tout premiers essais que j'ai effectués au printemps 1991, quand j'ai repris une activité d'écriture qui allait de nouveau s'intensifier jusqu'à m'accaparer entièrement dans les mois qui ont suivi. La séquence reprend, sous forme de saynette, une scène du *Sens des réalités* entièrement mue par cette amorce : « Il n'a plus ce visage. Plus aujourd'hui ». Il existe plusieurs versions de « L'odeur des néons ». La saynette a fait l'objet d'une variation en 1993. En 2009, c'est un petit roman qui porte ce titre et reprend les principaux éléments de la scène décrite pour les transposer en Iglotoir. Enfin, deux essais théâtraux ont été initiés en 2012 sur la base des mêmes motifs (*Dans l'odeur des néons suivi de l'enfer inférieur*)

Une note retrace les différentes versions existantes à l'été 2011 pour le « cloud éditorial » *Aux sources du sens (des réalités)*.

« Le misanthrope et son triple »

ca juin 1991

Est-ce l'appel à textes du « Mordu », une microrevue du département de théâtre de Paris 8, qui m'a motivé à développer

une écriture tournée vers le théâtre ? Est-ce le visionnage d'*En attendant Godot* (je me souviens avoir écrit un texte sur cette pièce, non conservé malheureusement). Ou plus probablement une combinaison de différents facteurs ? « Le misanthrope et son triple » est sans doute la plus aboutie des saynettes que j'aie écrites. La narration y est suspensive. L'enchaînement des séquences est relativement cohérent, même s'il se compose de pièces rapportées (le soliloque d'Ainée, « Assise en cercle autour de moi... » est dérivé d'un texte autonome, non conservé mais à peine modifié dans la pièce). Pour autant, l'écriture théâtrale est longtemps restée marginale dans ma production ultérieure.

« A propos de théâtre »

juin 1991

Il s'agit d'un texte écrit spécialement pour la revue « Le mordu ». Je ne m'intéressais pourtant pas particulièrement aux questions théâtrales, je l'appréciais surtout en tant qu'écriture alors. On était en fin d'année scolaire. Je n'ai plus eu de contact par la suite avec les étudiants qui étaient à l'origine de cette revue.

« Impressions mécaniques »

juin 1991

A partir de juin 1991, je me suis engagé dans l'écriture de textes courts, qui ne dépassent jamais une dizaine de pages. L'énonciation est très proche d'« A propos de théâtre », avec un accent intimiste aux antipodes des fanfaronnades de « Révolution ». La séquence remet en jeu une scène du *Sens des*

réalités : un incendie se déclare dans le cinéma, le projectionniste vient à la rencontre des spectateurs qui vont mourir avec lui et se plaint de son sort. Mais cet essai décrit surtout l'impossibilité d'aboutir une histoire car elles ne cessent de se transformer, comme la forme des nuages.

« Que sont les jeux d'œil ? »

juillet 1991

J'ai longtemps désespéré de restaurer cet essai qui avait agacé mon père quand je lui avais fait lire. Mais il est intact. Ni poème ni narration, il s'agit d'une sorte de dissertation. La question des jeux d'œil est directement inspirée de *L'exil intérieur* de Roland Jaccard, ce qui transparait également dans certaines versions de « Réalités insensées » et surtout dans « Crispez rails et roues ». Le rôle de l'œil, cependant, est également inspiré de Jim Morrison qui en a dénoncé la dictature dans un essai intitulé « The Eye », en complément de la métaphysique de *Lords*. Ici, une tentative de définition des jeux d'œil ouvre sur le notion de « quinte bémol réalitaire ».

« Fragments de Merzin »

Juillet-août 1991

Il n'est pas anodin que cet essai de restauration de l'histoire de Merzin, qui a connu plusieurs tentatives tout au long de l'été 1991, soit resté inabouti. C'est une tentative de dissocier le récit de Merzin du *Sens des réalités* qui m'entraînait sur un terrain que j'allais fuir : celui de l'écriture narrative proprement dite.

« L'éveil du héros »

Juillet-août 1991

Reprise d'un chapitre autonome du *Sens des réalités*, initialement intitulé « Les félicités moribondes et la pluie incessante ». Le héros tente de s'éveiller dans une sorte de demi-conscience dépressive sans y parvenir. Les modifications du récit initial sont relativement minimales.

« Nouvelles divines »

Juillet-août 1991

Tandis que je m'absorbais dans l'écriture de nouvelles, j'ai tout de même essayé de restaurer quelques poèmes conservés de ma jeunesse lycéenne. C'est une tentative de donner une forme appropriée à des poèmes souvent bruts que j'ai longtemps laissés en marge du catalogue. Elle a surtout eu l'intérêt pour moi d'identifier les germes de développements ultérieurs.

« L'enfer inférieur »

Juillet-août 1991

Le récit d'un tueur à gages qui attend dans sa chambre d'hôtel qu'on lui donne les consignes pour un forfait qu'il présume être l'assassinat du Président de la République mais qui se déroulera sans lui se situe au carrefour de nombreux essais narratifs antérieurs et ultérieurs. Il en a existé plusieurs versions, dont une en anglais dont il doit rester quelques traces sur bande magnétique. C'est la première apparition de M. Seguelers qui joue un rôle essentiel dans *Le projectionniste* (2013) et dont, par ailleurs, la physionomie est inspirée du Caïd

dans la série *Spiderman*.

« La protection de la maison »

Juillet-août 1991

J'ai eu le sentiment d'atteindre avec ce récit une limite à ma vocation narrative. L'effort de régulation auquel je me soumettais me conduisait à donner à mes récits un déroulement linéaire, ce qui m'ennuyait beaucoup. Pourtant, j'ai gardé une certaine affection pour ce récit fantastique mal fagoté qui s'ancre dans l'imaginaire de la maison et évoque la puissance jardinale qui anime, pour une bonne part, l'expérience d'*Avec l'arc noir* (1995).

« Une valise de Turquie »

Juillet-août 1991

C'est la première tentative narrative qui soit directement inspirée de Derrick, même si l'intention parodique est sensible. A l'époque, la série passait l'après-midi sur la Cinq, je crois. Nous la regardions en buvant le café avec ma mère qui lisait tous mes récits (et non les poèmes que je gardais pour moi, étrangement).

« Un drame financier, nouvelle »

Juillet-août 1991

D'où m'est venue l'idée de planter ce récit à Dunkerque ? Je n'ai connu cette ville qu'en 2000. Comme pour « Une valise de Turquie », il y a une inspiration de série policière sous ce drame

qui a aussi des accents de *La cantatrice chauve* de Ionesco. Mais le caractère fantasque est beaucoup plus appuyé, le point de départ étant une information selon laquelle « le pétrole de ces cinquante dernières années n'a jamais existé ».

« Un drame financier, saynette »

Juillet-août 1991

Il s'agit de la seule nouvelle de cette période que j'ai transposée en scène théâtrale. Rétrospectivement, je me rends compte que la dimension théâtrale de mes nouvelles doit beaucoup à Derrick dont la structure narrative et le casting composé d'une équipe assez resserrée est assez proche de l'univers théâtral. Je n'ai pas poursuivi cette pente « absurdiste » en tant que telle.

« Adèle en enfer (détruit) »

ca octobre 1991

Il ne reste que quelques bribes de ce récit écrit à l'été 1991 et dont j'ai eu honte. C'est l'histoire d'une jeune femme folle. C'est dire que ce récit est hanté par le souvenir.

Le prénom d'Adèle lui-même a été choisi pour ce qu'il est composé de deux équivalents du mot « enfer » en français : le russe « ad » et l'anglais « hell ».

« Le diable et la musique »

juillet-octobre 1991

Il ne s'agit pas d'un texte à proprement parler mais d'un

cahier (et des feuillets isolés qui l'accompagnent) initié à l'été 1991 sur un cahier de musique et qui comprend d'une part des réflexions sur la quinte diminuée (« diabolus in musica ») et de l'autre des essais de séries dodécaphoniques qui n'ont pas eu d'application concrète. Je m'échinai à composer pour la basse électrique des pièces en solo, à ce moment. Stuart Hamm venait de publier *Radio Free Albermuth*. Mes essais s'en inspiraient parfois, en particulier le motif en 7/4 qui est devenu, en 2003, le leitmotiv d'Iglotoir.



musicale dans les deux ans qui ont suivi pour me concentrer sur l'écriture littéraire.

« Le huitième cercle »

Octobre 1991

Cette nouvelle est née d'un projet de bande dessinée en collaboration avec Frédéric, mon frère, qui en a réalisé plusieurs ébauches restées inachevées. Elle a fait l'objet d'études préparatoires que j'ai retrouvées récemment et a connu différentes variations par la suite, en 1994 tout d'abord puis en 2015. Elle a également nourri la narration de *Soleil artificiel*, bien que l'histoire soit sensiblement différente.

« Un domaine »

ca octobre 1991

C'est un récit qui date sans doute de l'automne 1991, c'est-à-dire d'un moment où je me suis détourné du récit pour revenir à la poésie. Les vers placés en exergue indiquent que l'écriture est contemporaine de *Crépusculaire*. C'est un récit fantastique, assez confus, que je n'ai jamais repris par la suite sans doute à cause de ce canevas un peu convenu combiné à une énonciation pathétiquement lyrique. C'est pourtant une narration relative à l'enfer, thème qui n'a cessé de me hanter depuis, sans doute à cause de ma jeunesse de hard-rocker.

« La forêt »

ca octobre 1991

Autre tentative narrative tirant sur le fantastique, restée inexploitée par la suite. La particularité de ce récit est qu'il est écrit sur le mode du vouvoiement. J'éprouve une inexplicable réserve pour cet essai voisin d'« Un domaine » du fait de l'inspiration fantastique teintée de XIXe siècle.

« L'histoire simple »

ca octobre 1991

On y retrouve le personnage d'Adèle, décrite comme « schizée ». Mais contrairement au récit précédent, cet essai est un bricolage où l'on retrouve le réalisateur Jack Ern-Streizald, déjà présent dans *Le sens des réalités* et des séquences récupérées de « Maisons vides ». Le feuillet qui demeure est une esquisse qui n'a pas dû connaître d'aboutissement.

« Crissez, rails et roues »

Octobre-novembre 1991

Le point de départ de cette nouvelle, également intitulée « Au rythme des roues qui crissent sur les rails », se trouve dans *La sonate à Kreutzer* de Tolstoï (qui débute par un dialogue entre des voyageurs qui font connaissance dans un train avant que l'un d'entre eux ne démarre son terrible récit). Je n'ai jamais été satisfait de la conclusion de cette histoire. En fait, il n'y en a pas vraiment. Les personnages – John Lexan, Mehart Ektyr – valent plus par le portrait elliptique qui en est dressé que par l'histoire jamais aboutie qui s'y esquisse. Il est à noter que Mehart (l'homme sans lèvres) est habité par une obsession dodécaphonique.

Par commodité, j'ai conservé le titre « Crissez rails et roues », plus court que le titre initial qui est cependant le plus « légitime ».

« Projections »

Octobre-novembre 1991

Mon attrait grandissant pour le sérialisme d'un côté, l'approche structuraliste du récit à laquelle j'avais eu une première initiation à Paris 8 et les impasses où je m'étais retrouvé lors de mes différentes tentatives de narration m'ont amené à modéliser les récits que je fomentais. « Le huitième cercle » d'un côté, « Crissez rails et roues » et « Sédition N Realnyi » de l'autre. « Projections » est un morceau de cahier où ces esquisses coexistent avec des essais de poèmes.

« Molécules affaiblies »

Octobre-novembre 1991

Comme pour « Projections », il s'agit de de notes préparatoires pour « Crissez rails et roues » même si d'autres projets sont également évoqués (Adèle, Dévaste). Ces études témoignent du désir de transposer la méthode sérielle à la narration en s'appuyant sur la structure du train, projet resté à l'état de velléité.

« La stance »

octobre-novembre 1991

Il s'agit d'un récit automnal, là encore. L'évocation de Jacques

Lacan et d'e.e. cummings vont dans le sens de cette estimation. Il est resté inexploité, sans doute à cause de la fin assez douloureuse.

« Le tyran incompris »

ca novembre 1991

Il a existé une seconde version de ce récit mais je l'ai supprimée. C'est une sorte de fable politique qui n'a pas vraiment connu de suite. La deuxième version était excessivement stylisée, je n'ai pas beaucoup de regret à l'avoir supprimée.

« Sédition N réalnyi »

Novembre 1991

Ce récit est la suite, globalement ratée, de « Crissez rails et roues ». Je ne l'ai jamais reprise. Un personnage féminin apparaît, Katharina Tretzer, qui forme un couple pervers et diabolique avec John Lexan. Dans ce récit comme dans d'autres écrits de la même époque, le sérialisme et l'atonalité sont décrites comme des perversions quasi sexuelles, ce qui est assez curieux.

« Le démon et la vestale »

Novembre-décembre 1991

La figure du diable amoureux me vient moins de Jacques Cazotte ou de Nerval (que j'ai lu bien plus tard) que de Black Sabbath et de la fameuse chanson « NIB ». « Le démon et la vestale », saynette restée à l'abandon par la suite, est une

curieuse tentative d'écriture en vers métriques et rimés (pas très habilement) dont la fin manque, si elle a jamais existé. Il faut y associer une série de poèmes de la même époque qui reprennent le même motif, le démon essayant vainement de séduire et de corrompre une jeune fille pieuse. La forme versifiée indique l'influence grandissante de Mallarmé sur mon écriture.

« L'enfance de l'art »

Novembre-décembre 1991

Ma production a longtemps été marquée par la coexistence conflictuelle de différentes pratiques : écriture et musique d'un côté et, au sein de l'écriture, poésie et narration. « L'enfance de l'art » est un petit fascicule qui marque mon retour à l'écriture poétique. Une partie des poèmes reprend des extraits de « Pyramides urbaines et cinémas antiques ». Le recours à la rime y reste exceptionnel.

« Une aspérité de la raison du jour »

Novembre-décembre 1991

Dans ce fascicule comme dans « L'enfance de l'art », plusieurs poèmes sont des réécritures d'extraits de *Pyramides urbaines et cinémas antiques*. Le vers métrique, s'il est assez approximatif, se fait dominant. Les poèmes tendent vers une suite apocalyptique qui sera reprise en 1993, quand je reviendrai au vers métrique après l'avoir abandonné. Les autres textes qui composent ce recueil et « L'enfance de l'art » sont restés à l'abandon par la suite.

Crépusculaire

Octobre-décembre 1991

Il y a bien eu un projet de recueil appelé *Crépusculaire* mais il n'a jamais été établi. Je distinguerais aujourd'hui ce recueil du suivant, *Sur la chair de l'heure*, qui n'a jamais été fixé non plus mais dont la consistance me paraît assez différente. Le *Crépusculaire* regroupe un semblé de poèmes hétéroclite qui a marqué mon retour à l'écriture versifiée. Le style y est le plus souvent élégiaque mais l'ensemble n'offre pas vraiment de cohérence. Il s'agit vraiment d'une écriture qui « se cherche », comme disent les critiques.

Sur la chair de l'heure

Octobre-décembre 1991

Là encore, il s'agit d'un artefact. En revanche, il y a dans les poèmes qui composent ce recueil une véritable cohérence marquée à la fois par la proposition initiale, assez sadique : « Sur la chair de l'heure / j'ai voulu découper une petite tranche » et par l'émergence d'une écriture poétique libérée de la contrainte métrique et dotée de sa propre rythmicité. On peut ainsi associer dans une même continuité d'inspiration ce poème et ses dérivés, une suite de proses écrites dans le train (qui s'offrent en miroir à « Crissez rails et roues ») et les poèmes issus de mon premier « choc mallarméen » dont je ne saurai jamais véritablement quoi faire : « Pour qui vers l'inconnu se pend à un arbre illusoire », « Une journée s'annonce, cette plaine que des arbres cernent », « Qui axiome éperdu vent », etc.

Le recueil est en cours de reconstruction.

Improvisations Edgar Varese

Novembre-décembre 1991

Il y a bien des textes perdus datant de cet automne 1991 mais au final, la période est bien documentée. Les deux cahiers qui composent ces *Improvisations Edgar Varese* ne connaissent pas que des moments heureux mais ils marquent certainement une étape significative dans mon écriture. D'une part, s'ils ne sont pas les premiers cahiers qui m'ont accompagné à partir de la rentrée universitaire d'octobre 1991, ils sont les premiers à être entièrement consacrés à l'écriture et conservés comme tels. D'autre part, ils marquent la découverte de tout un pan de la musique contemporaine (d'où le titre qui a été donné à l'un de ces cahiers). Enfin, ils montrent une tentative d'absorber l'inspiration mallarméenne qui conduit à une syntaxe alambiquée à l'envi.

« Julien Ruwaert »

Novembre-décembre 1991

Récit très bref extrait des *Improvisations Edgar Varese*. Resté longtemps à l'abandon, je ne l'ai restauré que récemment. Il s'inscrit dans la continuité des nouvelles de l'été avec cependant un motif qui était encore peu saillant jusqu'à l'automne : la commission du crime.

« Un amour suprême »

Décembre 1991

Cette narration en est-elle réellement une ? L'histoire est suspensive, même si close. Le titre est emprunté à John Coltrane mais on peut y voir un geste ironique (non pas à l'égard de John Coltrane mais plutôt de l'idée d'amour, suprême ou non). L'amorce de la nouvelle est inspirée d'une séquence du *Sens des réalités* sans que la suite ait le moindre lien avec le récit où la nouvelle a pris son inspiration : « C'était un dimanche matin et le soleil brillait avec toute splendeur qu'on l'ignore ». Le thème d'une prière sans dieu et sans objet trouvera ses prolongements dans les poèmes de l'hiver suivant.

Le texte a été publié dans le numéro zéro de la revue « Histoires que je me raconte » qui deviendra ensuite « L'imbriaque ».

« Le départ »

Décembre 1991

Cette séquence dialoguée entre un homme et une femme n'a ni début ni fin. Là encore, il s'agit d'un texte resté longtemps enfoui dans le cahier où il a pris corps. J'ai dû le restaurer en 2008 et en publier une version sur le blog de Charles Hectorne. Je pense que j'ai éprouvé des scrupules à l'idée de retravailler ou même de relire cette séquence qui dessine une relation sentimentale contradictoire et douloureuse. Pourtant, la matière est assez proche des dialogues de *Dans l'odeur des néons* suivi de *Lenfer inférieur* (2013). Les personnages ne se répondent pas.

« Bris narratifs »

Juillet-décembre 1991

Pages rescapées de récits abandonnés ou détruits. Cet ensemble ne vit que du fol espoir de ressusciter peut-être un jour certains textes que mon méchant caractère a envoyé en enfer, en particulier « A la bibliothèque ».